

RECUEIL DE TEXTES

À L'USAGE DES ÉTUDIANTS À
LA PRODUCTION DU PROJET
ARCHITECTURAL

*

BA5-MAI - AUTOMNE 2022
ATELIER BRAGHIERI
LAPIS EPFL

RECUEIL DE TEXTES
À L'USAGE DES ÉTUDIANTS À LA PRODUCTION
DU PROJET ARCHITECTURAL

Nicola Braghieri

Vasileios Chanis, Adrien Genre, Thomas Paturet, Marion Vuachet

TEXTE I

Jean Giono, « *Les Terrasses de l'île d'Elbe* », Gallimard,
Paris, 1976

Apprendre à voir

On apprend très soigneusement à compter, et plus soigneusement encore (et dans un sens général) à calculer. Mais personne n'apprend à voir (ou à entendre). Si quelqu'un ne sait pas compter juste, on lui prédit mille morts (qui ne tardent pas à l'accaparer). Mais s'il ne voit pas juste (ou n'entend pas juste) on ne lui prédit rien, alors que des malheurs bien plus grands sont immédiatement son lot. Et notamment l'ennui, et sûrement ce qu'on peut appeler de son vrai nom, et qui court les rues : l'imbécillité.

L'imbécillité, nous dit Littré, est une faiblesse d'esprit et de corps, une incapacité. C'est bien ce que je veux dire. On peut compter, même calculer juste, et être un imbécile, si en même temps on ne sait voir et entendre juste; une âme incapable perd sa valeur; l'âme vaut ce que valent les sens qui l'organisent.

On fait ces réflexions en parcourant la France en proie aux bâtisseurs modernes. Il n'y a plus une ville ni un village, ni un hameau d'intact; parfois même la pleine campagne... Ce sont les horreurs de la paix.

De la paix et des mauvaises lois qui supposent du bon goût et de la belle âme aux élus du suffrage universel. Maires et conseils municipaux sont maîtres chez eux; on en voit les résultats. Il faut dire aussi qu'il est presque dans tous les cas question d'argent, et moins d'argent qu'on économise que d'argent qu'on touche subrepticement.

Il y a plus. J'ai voulu connaître les origines de cet horrible. Disons tout de suite, par parenthèse, que je sais qu'il y a un problème démographique à résoudre, et qu'il faut loger les gens. Mais qu'on ne me dise pas que c'est le plus important; le plus important est d'avoir sous nos yeux un monde dont l'aspect ne nous fasse pas vomir. On doit pouvoir construire de belles maisons. Les générations qui nous ont précédés l'ont fait; sommes-nous donc si imbéciles, si incapables, que nous ne sachions plus le faire...

Me voici donc devant une petite ville du Centre-Ouest que je ne nommerai pas — son architecture est organisée autour de la rigidité protestante — et dont on voit la beauté disparaître sous des emplâtres. J'ai essayé d'aller au fond des choses. Ce petit bourg s'est trouvé pris, comme tout le monde, par les augmentations de population de la paix; au surplus, une industrie, déplacée de Paris, est venue se fixer dans les environs (il s'agit de quelque chose de puant et qui pollue l'atmosphère, et qui a été accueilli avec des délires de joie par la population tout entière, commerçante, et même des professions libérales. Vous pensez! Il s'agissait probablement de cent cinquante à deux cents ouvriers qui allaient manger, boire, aller

au cinéma, avoir la migraine, etc. Quel Pérou!). Le maire de cette localité est un imbécile décrit plus haut. Il sait compter juste, il ne sait pas voir (ni entendre d'ailleurs). Est venu dans les parages, flairant le vent, un jeune architecte, fraîchement sorti des écoles, soigneusement nanti de projets passe-partout, et riche d'ambition forcenée. Faire fortune, il avait là le pain et le couteau. L'entente entre le maire et l'architecte fut vite faite. On se mit à bâtir autour du petit bijou du XVII^e siècle tous les projets passe-partout. On ne se soucia ni des vents, ni des pluies, ni des gels, ni des chaleurs torrides de l'été. On employa les matériaux que ces sortes d'entreprises emploient à Nancy, à Roubaix, à Brest, à Briançon, et en emploiraient à Chandernagor si elles avaient à le faire, car ce sont des matériaux « de budget ». On ne leur demande pas d'être ceux qu'il faut pour construire une maison, mais d'être tarifés en barèmes au mètre cube pour pouvoir construire très vite avec eux des « budgets ». Une fois notre maire et notre architecte d'accord sur les « budgets », qui se mettra en travers? Le conseil municipal? Il ne sait généralement que dire amen; l'ingénieur du génie rural? comme son nom l'indique, c'est un génie rural; le préfet? il n'en a pas le droit ni l'envie, et souvent on n'a pas eu le temps de lui apprendre à voir à lui non plus. A partir de ce moment-là, on fait n'importe quoi. Il ne s'agit pas de faire du raisonnable, il s'agit de faire ce qu'il faut pour que l'architecte s'enrichisse en essayant de laisser un vague raisonnable autour de cet objet principal. L'architecte a introduit

dans le circuit des entrepreneurs qui introduisent des fournisseurs, des sociétés anonymes ne tardent pas à apparaître, et voilà constituée une de ces « Grandes Compagnies », une de ces invasions de barbares venus de l'intérieur, sous les pas desquelles l'herbe ne pousse plus. Tout est détruit, rasé, raclé; quelqu'un s'insurge, défend un bel hôtel, un assemblage de pierres admirable, une porte monumentale, on l'abat sous les sarcasmes avec l'arme totale, l'imparable, celle à laquelle le primaire ne résiste pas : la nécessité de marcher avec son temps, et, s'il insiste, avec le mot « progrès » qui est la bombe atomique des raisonnements imbéciles.

Il y avait d'ailleurs pensé, au « progrès », l'architecte, il avait prévu la « nécessité de marcher avec son temps » il en avait mis partout. Toutes les pauvretés qui traînent dans une cervelle un peu sale y avaient été employées : le toit à l'envers du Palais de la Défense, les murs de guingois (ce que le primaire appelle folklore), les décrochements pour les décrochements (que les Bovary appellent romantiques), les grands blocs, les grands ensembles (qui font Métropolis et versent de l'an 2000 au cœur des citoyens); si bien qu'il y avait par exemple des casernes de six étages sans ascenseurs dans un pays où le terrain se vend 0,50 ancien franc le mètre carré, et qu'on voyait trois cents appartements agglomérés en un seul bloc dans un no man's land d'un kilomètre carré, tout seul, dressant son absurdité face au ciel. Je dois ajouter que tout ça : toits à l'envers, murs de guingois, décrochements romantiques, grands ensembles

étaient peints en « couleurs fonctionnelles ». Je n'ai jamais su comment fonctionnait une couleur fonctionnelle, grâce à Dieu : et je crois que l'architecte non plus, du moins je l'espère, ou alors il est encore plus dangereux que ce que je croyais.

Bien entendu, autour de la petite bourgade, le paysage est admirable : ce sont des bois de chênes couleur de bronze, et comme la nature ne fait jamais de faute de goût, ces forêts sont ancrées dans une terre violette qui recouvre des rochers de pierres brunes. C'est avec ces pierres brunes que les vieilles maisons de la ville sont bâties, ce qui donne une harmonie très aristocratique. Il faudrait des milliards, cent mille artistes, et des tonnes de génie pour créer de toutes pièces une semblable harmonie. Elle était, jusqu'à ces derniers temps, le décor gratuit dans lequel vivaient des gens de condition très modeste. Peut-être ne la voyaient-ils pas, car eux non plus ne savent pas voir, et c'est bien dommage, mais certaines personnes étrangères au pays la voyaient, et pour mieux la goûter arrêtaient leurs automobiles. Dès qu'une automobile est arrêtée, elle se met à répandre des sous. On achetait un pâté de grives à la boucherie, un massepain à l'amande à la pâtisserie, on buvait un coup au café, quelquefois on dinait à l'auberge, certains y couchaient. Tout ça à cause d'une harmonie, d'une beauté qu'on n'avait même pas besoin d'entretenir, qu'il suffisait de respecter.

L'architecte s'en est mêlé. Les beaux quartiers couleur de pain brûlé construits au XVII^e siècle ont été déclarés « quartiers insalubres ». J'ai eu la curiosité

de demander l'âge des gens qui ont été expulsés de ces quartiers insalubres. La moyenne était autour de quatre-vingts ans; on se demande ce qu'elle aurait été si les quartiers avaient été salubres. Non, mais on a décidé que le mur de béton de dix centimètres d'épaisseur était salubre, et que le mur de pierre de un mètre d'épaisseur était insalubre; on a décidé que la petite fenêtre était insalubre, que la grande baie (comme ils disent) apportait lumière et santé. Or, le vent de la lande, qui est malin, et qui se fout de l'architecte comme de sa première chemise, traverse les dix centimètres de béton et fait les quatre cents coups dans la grande baie, derrière le béton éclairé par la baie, on crève comme des mouches; quand on n'y crève pas, on y vit mal on y a froid l'hiver, chaud l'été, et en toute saison on y est mal à l'aise. Mais on a démolis les « îlots insalubres » et on les a remplacés par « du moderne »; l'architecte a mis l'argent dans sa poche et le maire qui, bien entendu, n'a jamais touché la moindre commission, a placé sous les yeux de ses électeurs des « monuments électoraux ». Il dira (car il ne sait pas voir) « voilà mon œuvre ». S'il savait voir, il aurait honte, et l'électeur, qui ne sait pas voir, votera encore pour lui (s'il savait voir, il le renverrait à ses chères études).

Je gémissais en songeant que le pays va perdre entièrement son visage, car l'aventure se répète partout (il ne faut que deux crétins aimant l'argent, et Dieu sait...) quand un contremaître, qui n'était pas bête et qui savait voir, mais n'était que contremaître, m'adressa la parole. « Rassurez-vous, me dit-il, nous

ne construisons pas des maisons : nous construisons des ruines. Tout ce que vous voyez là va fondre en dix ans sous la pluie comme du sucre dans du café. »

Nous n'employons le ciment qu'à doses homéopathiques, tout ce qui est cher se pèse à la balance de pharmacie; ces murailles sont faites de 98 % de sable et d'eau. En pratique, ces constructions pourraient rester un certain temps debout si on ne les habitait pas; dès qu'on les habite, des pans d'escaliers tombent, des cloisons s'effondrent, des paliers s'affaissent, des balcons se détachent, et surtout les murs maîtres se fendent comme du bois sec. Dans vingt ans, de Paris à Nice et de Nancy à Brest on se promènera dans les « ruines de Rome ».

Ce discours ne m'a pas rassuré. Je préférais l'ancien aspect du monde. Les problèmes démographiques que nous avons à résoudre ne sont pas plus compliqués que ceux du même ordre résolus par les siècles qui nous ont précédés. De tout temps on a eu besoin de construire des maisons et de tout temps on l'a fait. Mais le but qu'on se fixait était la maison, et le but qu'on se fixe maintenant est la rentabilité. Ajoutons qu'en deçà du calcul différentiel, en tant qu'elle n'est pas considérée par celui qui l'emploie comme un essai d'analyse des jeux du hasard, la mathématique est génératrice d'orgueil. Les maisons d'aujourd'hui sont construites par des orgueilleux, et les pires de tous : les orgueilleux médiocres. Où le brave génie des XVII^e, XVIII^e, et même XIX^e siècles prenait appui sur le bon sens et consentait à suivre des règles d'or, le médiocre d'aujourd'hui se veut libre de toute

contrainte et ne demande qu'à inventer. On voudrait bien qu'il invente; on n'est pas contre l'invention, on serait plutôt pour, si précisément elle n'était pas médiocre.

Revenons à notre propos du début. Ce sont les sens qui rendent heureux, et non l'esprit spéculatif. Voilà les fondements de la culture. Il est nécessaire d'avoir un toit sur la tête, mais pas n'importe quel toit. Ou alors, qu'on ne nous parle plus de bonheur : qu'on comprenne une fois pour toutes que nos temps ont des fins inhumaines; que nous avons lâché la proie pour l'ombre. Les grottes de Lascaux n'étaient pas n'importe quelles grottes.

13 juillet 1962.

TEXTE II

André Corboz, « *De la ville au patrimoine urbain* »,
Presses de l’Université du Québec, Québec, 2010



Le territoire comme palimpseste¹

Pour Alain Léveillé, qui a beaucoup à nous apprendre sur la morphologie de la ville et du territoire, et sur leur bon usage.

Le territoire est à la mode. Il est enfin devenu le lieu des grands problèmes nationaux, qui jusqu'alors se posaient le plus souvent en fonction et au profit des villes, voire de la métropole. Sa représentation même, qui passait il y a quelques lustres à peine pour terriblement abstraite et réservée aux techniciens, appartient aujourd'hui au domaine public. Des expositions intitulées *Cartes et figures de la Terre* (Paris, 1980) ou *Paysage : image et réalité* (Bologne, 1981) attirent autant de visiteurs qu'une rétrospective d'impressionnistes ; et ce n'est pas seulement en raison de la nouveauté du thème, de l'étrangeté de certains documents ou de la beauté de la plupart d'entre eux, ainsi qu'en fait foi le succès de manifestations plus spécialisées encore, comme celles qui ont été consacrées au cadastre sarde de 1730 en Savoie ou à celui de Marie-Thérèse en Lombardie (Chambéry et Pavie, 1980).

1. Paru originellement dans *Diogène*, 1983, n° 121, janvier-mars, p. 14-35.

Tout porte à croire que face à la complexité et à l'intégration des fonctions au sein des diverses communautés nationales ou régionales, il existe actuellement en Europe une volonté générale de prendre du recul afin de mieux saisir l'ordre des questions ou à tout le moins un besoin diffus de comprendre comment s'est formée et en quoi consiste cette entité physique et mentale qu'est le territoire. Beaucoup la perçoivent désormais, à juste titre, comme un grand ensemble doté de propriétés spécifiques, tandis qu'un plus grand nombre encore voit en elle une espèce de panacée (au point qu'il suffit parfois d'associer à ce concept une idée ou un projet dont le rapport avec lui n'est pas évident, voire arbitraire, pour retenir l'attention).

Concept? Au degré de généralité où nous nous plaçons ici, il serait plus prudent de parler d'horizon de référence. Il y a en effet autant de définitions du territoire qu'il y a de disciplines liées à lui : celle des juristes ne touche guère que la souveraineté et les compétences qui en découlent ; celle des aménagistes, en revanche, prend en compte des facteurs aussi divers que la géologie, la topographie, l'hydrographie, le climat, la couverture forestière et les cultures, les populations, les infrastructures techniques, la capacité productrice, l'ordre juridique, le découpage administratif, la comptabilité nationale, les réseaux de services, les enjeux politiques, et j'en passe, non seulement dans la totalité de leurs interférences, mais, dynamiquement, en vertu d'un projet d'intervention. Entre ces deux extrêmes – le simple et l'hypercomplexe – prend place toute la gamme des autres définitions, celles du géographe, du sociologue, de l'ethnographe, de l'historien de la culture, du zoologue, du botaniste, du météorologue, des états-majors, etc. En marge de ces champs disciplinaires plus ou moins nettement clôturés subsistent en outre les approximations du langage quotidien, significatives elles aussi, où le mot de territoire tantôt allégorise l'unité de la nation ou de l'État, tantôt désigne l'étendue des terres agricoles et tantôt renvoie à des espaces paysagers connotant les loisirs.

Une telle attention à l'égard d'un ordre de phénomènes plus généraux – la mutation du terroir en territoire, en quelque sorte – pourrait permettre d'éliminer un problème né de l'essor urbain du XIII^e siècle et devenu classique depuis l'avènement de la civilisation industrielle : l'antagonisme ville-campagne. Éliminer, et non résoudre : par déplacement de l'énoncé. Car cette opposition est aussi fausse que celle qui concevrait une île comme limitée par l'eau et cernée par elle : pensée de terrien, qui n'a pas de sens pour les pêcheurs, dont l'incessant va-et-vient de la terre à la mer use les seuils entre les éléments pour créer à partir de deux domaines apparemment incompatibles une unité nécessaire. L'antagonisme entre ville et campagne, qui a si longtemps paralysé le territoire, est lui aussi, avant tout, une notion citadine. Elle se présente, comme la précédente, avec l'évidence d'une figure inscrite sur un fond.

Après avoir servi de support à un jugement moral, elle a fondé un ordre politique, enfin exprimé un écart économique. Pour Virgile déjà, mais pour la Bible avant lui, la campagne-refuge s'étend face à la ville corrompue ; les humanistes, puis les romantiques ont fait à leur tour jouer ce ressort rhétorique – les seconds avec plus de raison que les autres, car ils

ont vécu la naissance des *agglomérations*. La persistance même de ce lieu commun pouvait d'ailleurs s'interpréter comme le signe que l'humanité, alors qu'elle subissait le choc de l'industrie, ne s'était pas encore remise du choc de l'urbanisation. Mais jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, la ville dominait la campagne parce qu'elle concentrat tous les pouvoirs et dictait le droit: quel que soit le type de gouvernement, la cité dans ses murs impose en effet sa volonté, sauf exception, au pays qui la nourrit. Ensuite, la sujexion continue, mais change de nature: la ville grossit, s'enfievre, invente, fomente, réalise, planifie, transforme, produit, échange, éclate et se répand – tandis que les rythmes paysans, avec leurs coutumes et leurs méthodes, persistent dans l'apparente permanence de la longue durée; non plus pour longtemps, toutefois, car cette durée arrive bientôt à échéance: la dynamique des entreprises urbaines parvient à la contaminer et l'écart des mentalités s'en trouve réduit. L'espace rural reste donc, au XIX^e siècle, «le lieu d'exécution de décisions prises à l'intérieur de l'espace urbain» (Franco Farinelli).

Dans l'image de la campagne comme Arcadie, la paysannerie ne s'était jamais reconnue. Mais, paradoxalement, elle avait de l'urbain une représentation presque identique, donc tout aussi fictive, puisqu'elle concevait la ville comme le lieu d'un perpétuel loisir. Et comme elle n'avait guère de voix, elle ne parvenait pas à se faire entendre sur sa propre condition, aussi l'homme des rues continuait-il à la percevoir comme la solitude verdoyante à laquelle il aspirait. Or si l'opposition du rural et de l'urbain est maintenant en passe d'être surmontée, c'est moins en raison du nouveau concept territorial – il n'intervient qu'en second lieu – qu'en vertu de l'extension de l'urbain à l'ensemble du territoire.

Non seulement le nombre des régions à populations concentrées s'est accru démesurément depuis la Deuxième Guerre mondiale, mais surtout les mentalités étrangères à la ville, dans l'ensemble de l'Europe occidentale tout au moins, sont en train de subir une métamorphose décisive, déjà terminée aux États-Unis. L'opération s'est produite par la diffusion des *mass media*: plus rapidement que le chemin de fer au siècle passé, ce sont la radio et avant tout la télévision qui ont réussi à modifier les comportements en proposant une sorte d'homogénéisation des modes de vie à travers le dressage des réflexes culturels.

Considérée sous cet angle anthropologique, l'opposition ville-campagne cesse, parce que la ville l'a emporté. Dès lors, l'espace urbanisé est moins celui où les constructions se suivent en ordre serré que celui dont les habitants ont acquis une mentalité citadine. Cette identification du territoire à la ville, le poète gaulois Rutilius Numatianus l'avait déjà exprimée au V^e siècle de notre ère en disant de Rome: *urbem fecisti quod prius orbis erat* (ce qui naguère était le monde, tu en as fait une ville). À l'idéal de la citoyenneté universelle s'est cependant substituée une échelle de valeurs qui fait fond sur l'utilitarisme et l'inconscience idéologique, et dont les conséquences à long terme ne laissent pas d'inquiéter.

On peut déplorer la conquête du territoire par la ville à l'aide des arguments les plus judicieux, valoriser ce qui s'oppose encore à

ce mouvement, objecter des exemples contraires, on ne saurait nier la tendance, ni l'emprise croissante de ses effets. Certains ont aperçu le phénomène de loin. Dans une lettre de 1763, Rousseau écrit que

la Suisse entière est comme une grande ville divisée en treize quartiers, dont les uns sont sur les vallées, d'autres sur les coteaux, d'autres sur les montagnes [...] Il y a des quartiers plus ou moins peuplés, mais tous le sont assez pour marquer qu'on est toujours dans la ville [...] On ne croit plus parcourir des déserts quand on trouve des clochers parmi des sapins, des troupeaux sur des rochers, des manufactures dans des précipices, des ateliers sur des torrents.

À une époque où les voyageurs découvraient dans ce pays, après avoir lu le poème de Haller sur *Les Alpes*, le paragon de la ruralité édénique, ce passage et celui qui lui correspond dans les *Rêveries* revêtent un caractère visionnaire.

Ce qui, voilà deux siècles, pouvait passer pour une extrapolation poétique est devenu réalité sous nos yeux. La construction des réseaux autoroutiers, celle des nouvelles infrastructures ferroviaires et aériennes, l'équipement systématique des côtes les plus favorables au tourisme estival et celui des régions montagneuses impropre à l'agriculture et au logement pour accueillir celui de l'hiver, telles sont les traces les plus visibles d'une activité essentiellement citadine, dont le but consiste à mettre les continents à la disposition de l'homme des villes. Il suffirait d'ailleurs qu'un pourcentage infime de la population s'occupât des plantes vivrières pour nourrir l'ensemble des habitants du globe. Dans ces conditions, nul doute que le territoire, tout vague que sa définition puisse rester, ne constitue désormais l'unité de mesure des phénomènes humains.



Le territoire n'est pas une donnée: il résulte de divers *processus*. D'une part, il se modifie spontanément: l'avance ou le recul des forêts et des glaciers, l'extension ou l'assèchement des marécages, le comblement des lacs et la formation des deltas, l'érosion des plages et des falaises, l'apparition de cordons littoraux et de lagunes, les affaissements de vallées, les glissements de terrain, le surgissement ou le refroidissement de volcans, les tremblements de terre, tout témoigne d'une instabilité de la morphologie terrestre. De l'autre, il subit les interventions humaines: irrigation, construction de routes, de ponts, de digues, érection de barrages hydro-électriques, creusement de canaux, percement de tunnels, terrassement, défrichement, reboisement, amélioration des terres, et les actes mêmes les plus quotidiens de l'agriculture font du territoire un espace sans cesse remodelé.

Les déterminismes qui le transforment suivant leur propre logique (c'est-à-dire ceux qui relèvent de la géologie et de la météorologie) s'assimilent à des initiatives naturelles tandis que les actes de volonté qui visent à le modifier sont en outre capables de corriger en partie les conséquences de son activité propre. Mais la plupart des mouvements qui

le travaillent – ainsi, les modifications climatiques – s'étalent sur un tel laps de temps qu'ils échappent à l'observation de l'individu, voire d'une génération, d'où le caractère d'immutabilité qui connote ordinairement « la nature ».

Les habitants d'un territoire ne cessent de raturer et de récrire le vieux grimoire des sols. Par suite de l'exploitation systématique que la révolution technologique du XIX^e a propagée jusqu'aux derniers recoins de tant de pays, toutes les régions ont été peu à peu placées sous un contrôle croissant. Même les plus hautes chaînes montagneuses, que le Moyen Âge considérait comme une sorte d'enfer terrestre, ont été colonisées grâce aux équipements industriels et rentabilisées. Dans certaines zones des Alpes, tous les itinéraires sont si bien fléchés qu'il n'est plus possible de se perdre, ce qui contribue à supprimer la dimension fantastique de ces contrées jadis redoutables.

Mais il ne suffit pas d'affirmer, comme l'énumération de ces opérations le montre, que le territoire résulte d'un ensemble de processus plus ou moins coordonnés. Il ne se découpe pas seulement dans un certain nombre de phénomènes dynamiques de type géoclimatique. Dès qu'une population l'occupe (que ce soit à travers un rapport léger, comme la cueillette, ou lourd, comme l'extraction minière), elle établit avec lui une relation qui relève de l'aménagement, voire de la planification, et l'on peut observer les effets réciproques de cette coexistence. En d'autres termes, le territoire fait l'objet d'une construction. C'est une sorte d'artefact. Dès lors, il constitue également un *produit*.

Les buts et moyens de cet usage du territoire supposent à leur tour cohérence et continuité dans le groupe social qui décide et exécute les interventions d'exploitation. Car la portion de croûte terrestre qualifiée de territoire fait d'ordinaire l'objet d'une relation d'appropriation qui n'est pas uniquement de nature physique, mais qui tout au contraire met en œuvre diverses intentions, mythiques ou politiques. Cette circonstance, qui interdit de définir un territoire à l'aide d'un seul critère (par exemple géographique, celui des fameuses « frontières naturelles », ou ethnique, en fonction de la population résidente ou seulement majoritaire ou encore dominante), indique que la notion n'est pas « objective ». Un tel constat ne signifie nullement qu'elle soit arbitraire, mais bien qu'elle intègre un nombre considérable de facteurs, dont la pondération varie de cas en cas et dont l'histoire a le plus souvent composé – sinon consacré – l'amalgame.

L'histoire, surtout récente, a malheureusement façonné une foule de territoires incomplets dont la définition a entraîné des tensions parce qu'elle ne répondait pas à l'attente des ethnies concernées. Dans un petit nombre de cas particulièrement tragiques, on assiste même à des phénomènes de « double exposition » (au sens photographique du terme) : la même étendue géographique est revendiquée par des groupes incompatibles, élaborant des projets contradictoires comme ceux des Romains et des Germains affrontés sur le *limes* rhénan.

Pour que l'entité du territoire soit perçue comme telle, il importe donc que les propriétés qu'on lui reconnaît soient admises par les intéressés.

Le dynamisme des phénomènes de formation et de production se poursuit dans l'idée d'un perfectionnement continu des résultats, où tout serait lié: saisie plus efficace des possibles, répartition plus judicieuse des biens et des services, gestion plus adéquate, innovation dans les institutions. Par conséquent, le territoire est un *projet*.

Cette nécessité d'un rapport collectif vécu entre une surface topographique et la population établie dans ses plis permet de conclure qu'il n'y a pas de territoire sans imaginaire du territoire. Le territoire peut s'exprimer en termes statistiques (étendue, altitude, moyennes de température, production brute, etc.), mais il ne saurait se réduire au quantitatif. Étant un projet, le territoire est «sémantisé». Il est «discourable». Il porte un nom. Des projections de toute nature s'attachent à lui, qui le transforment en un sujet.

Dans les civilisations traditionnelles, soucieuses de ne pas déranger l'ordre du monde, voire de l'aider à se maintenir, le territoire est un corps vivant, de nature divine, auquel on rend un culte. Certaines de ses portions peuvent connaître un statut spécial, qui les sacralise. Pendant l'Antiquité tardive, tel buste féminin couronné de tours emblématisait Trèves ou Milan. Le Moyen Âge, puis l'époque baroque ont pratiqué d'autres modes de personnification, fondés sur l'interprétation symbolique des contours terrestres: il s'agissait de faire coïncider un personnage avec eux, qui exprimât le caractère du pays représenté. Cette volonté de moralisation permettait d'identifier la Terre au Christ (mappemonde d'Erbstorf, XIII^e siècle), de déclarer l'Europe androgyne, la tête étant l'Espagne et le sexe Venise (cartes d'Opicinus de Canistris, XIV^e siècle), de montrer les Pays-Bas espagnols comme un lion et le Tyrol sous les espèces d'une aigle (XVII^e siècle).

La perte de sens qui accompagne l'avènement de la civilisation industrielle a fait tomber ces allégories dans la caricature, qui donnait au XIX^e siècle à tel pays les apparences d'un ogre et à tel autre celles d'une vieille fille. La personnification du territoire est antérieure au concept de nation comme ensemble organique et parfois en tient lieu; lorsqu'elle eût perdu ses vertus, les États modernes inventèrent l'idée de patrie et, le chauvinisme aidant, réussirent à la rendre efficace, tout incolore qu'elle parût dans ses commencements.

Ces diverses traductions du territoire en figures renvoient à une incontestable réalité: que le territoire a une *forme*. Mieux, qu'il est une forme. Laquelle, cela va de soi, n'a pas à être géométrique.

Nous nous sommes plusieurs fois référés à Rome: le quadrillage qu'elle a physiquement imposé à tous les pays conquis fournit un exemple extrême de configuration volontaire, encore lisible aujourd'hui de l'Écosse à la Syrie, de la Roumanie au Portugal et de la Tunisie à l'Allemagne: le carré de 2400 passus (environ 710 mètres) constitue la base uniforme de son système d'exploitation agricole, aux réseaux diversement orientés; ce maillage de base est à son tour articulé en multiples et sous-multiples qui permettaient de maîtriser aussi bien la plus grande dimension (une province entière) que la plus minime (un *actus*, moins d'un quart



Leuphana Universität

d'hectare). À une tout autre échelle, échappant à la perception directe, la France d'aujourd'hui exprimée par un hexagone allégorise le caractère clos et parfait d'un équilibre atteint à travers des siècles de vicissitudes.

Reconstitution de la mappemonde d'Erbstorf.

Entre ces deux formes régularisées du territoire, l'une par ses limites, l'autre dans son tissu, trouvent place maintes solutions intermédiaires. Les 1000 kilomètres carrés de zone équipée au IX^e siècle autour d'Angkor constituent l'une des plus singulières: temples, cités de palafittes et rizières y sont liés sans solution de continuité fonctionnelle en un tout orienté astronomiquement, structuré par des quadrants immenses groupés autour des sanctuaires, des plates-formes, des bassins gigantesques, des douves, des digues, des chaussées. Mais, à côté de cette « usine à riz » (Henri Stierlin), on peut aussi bien citer l'interminable succession des *rangs* du Québec, étroites bandes de terre perpendiculaires au fleuve, lignées comme à la règle (et parfois le pouce a dépassé, ce qui fait vibrer la trame), ou les carrés, les cercles et les stries qui forment l'entièvre surface du Nebraska, État totalement voué à l'agriculture industrielle.



Biblioteca Apostolica Vaticana

Carte du monde
d'Opicinus de Canistris.

Le découpage en rangs
au Québec: la région
de Lotbinière.

Les paysages retouchés à des fins de production, mais sans conséquences géométriques, sont bien plus nombreux que les précédents. Ces spécialistes du drainage que furent les bénédictins aux x^e et xi^e siècles ont transformé la plaine du Pô, de marécage qu'elle était, en terre agricole. Une autre communauté monastique – les cisterciens –, qui développa en outre la pisciculture et la vigne, a remodelé elle aussi des territoires entiers à partir du xii^e siècle: ainsi le vignoble de Lavaux, en Suisse romande, dont elle a établi les gradins sur des pentes très raides. Les extraordinaires rizières en terrasse d'Indonésie et des Philippines, les lopins surbordés de Kyou-Shou constituent une transformation du même type, toutefois à une échelle beaucoup plus vaste encore, puisqu'elle intéresse des montagnes entières.

D'autres interventions ont touché à la forme du territoire sans pourtant modifier l'assiette topographique de la production: celles, par exemple, qui ont changé la couverture forestière d'un pays (en remplaçant les chênes par les sapins, qui poussent

beaucoup plus vite, comme c'est le cas pour une partie de l'Europe centrale) ou qui l'ont supprimée (comme l'Espagne du Siècle d'Or, qui avait besoin de bois pour sa marine et pour produire du fer et qui a ensuite achevé de ruiner ses terres en y lâchant des moutons). La découverte de l'Amérique déplaça l'économie européenne de la

Photo: Pierre Lahoud





Photo : Nicolas Guérin

Vignobles de
Lavaux, Suisse.

Méditerranée à l'Atlantique ; pour éviter la faillite, Venise, qui vivait du trafic avec l'Orient, tenta de passer du commerce au long cours à l'agriculture ; partiellement menée à bien, l'opération entraîna dès le XVI^e siècle un changement profond dans l'extension des terres arables, les types de plantes cultivées et les méthodes d'exploitation de la *Terra Ferma*, donc dans l'apparence du territoire.

Cette même découverte permit d'importer progressivement en Europe une quantité énorme d'espèces vivrières ou d'ornement, si bien acclimatées aujourd'hui qu'elles paraissent pousser là de toute éternité : elles contribuent elles aussi à définir le territoire, ou du moins son contenu perceptible.

La sensibilité à la forme territoriale comme objet de perception directe n'est pas un phénomène récent. Si l'Antiquité n'a guère connu que le paysage idéalisé, à travers les contraires du *locus amoenus* et du *locus horridus*, il semble que la Renaissance toscane ait cherché à concilier les nécessités de la production et le « beau paysage » ; tandis qu'elle inventait le paysage comme genre pictural indépendant, elle développait parallèlement des modèles de mise en forme du territoire qui ne se limitaient pas au jardin géométrique, ce microcosme exprimant un projet sociocosmologique, mais s'étendaient à l'échelle topographique pour affirmer une harmonie réalisée.

Pour de tout autres motifs – on commence à comprendre que les avantages économiques entraient pour beaucoup dans son succès –,

l'Angleterre du XVIII^e siècle a développé une solution originale, le jardin anglo-chinois. Sa taille doit donner l'illusion d'un lieu paradisiaque indéfiniment étendu. Fondé sur l'opposition des tapis herbeux et des bosquets, comme sur le contraste des volumes des arbres et de leurs teintes en fonction de parcours très élaborés, il fut aussitôt admiré pour sa liberté alors qu'il était calculé jusqu'à la dernière feuille. Horace Walpole a dit de William Kent, l'un des créateurs de cette esthétique du pittoresque, qu'il « fut le premier à sauter la clôture et à découvrir que toute la Nature est un jardin ».

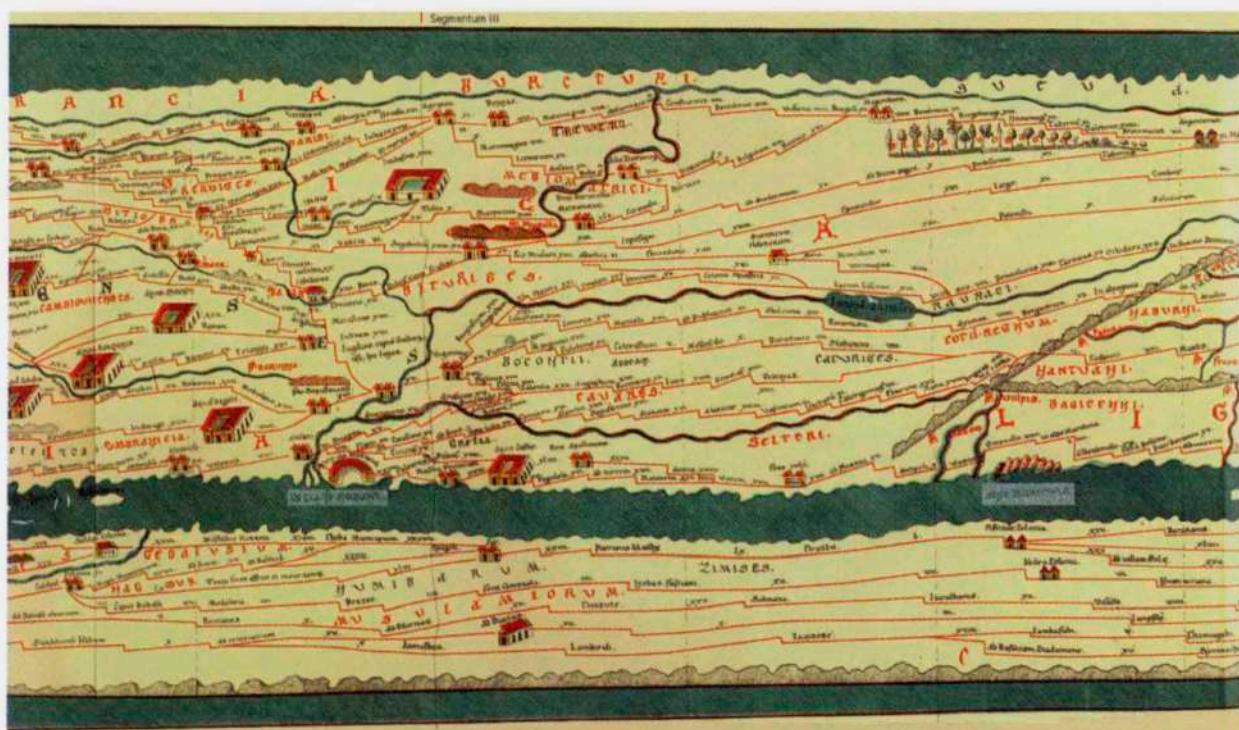
Explication erronée, puisque le jardin anglais ne découle pas d'une imitation de la campagne : s'il faut lui trouver des sources, c'est du côté des peintres français du XVII^e siècle qu'on peut se tourner ou des Vénitiens cent ans plus tôt, comme certains le prétendent. Toujours est-il qu'il résulte de la manipulation et de l'assemblage dans l'espace d'un certain nombre de produits naturels sélectionnés, en vue de susciter divers effets de nature philosophique chez l'homme cultivé qui s'y engage. En réalité, ce fut le jardin lui-même qui sauta la clôture au siècle suivant et qui inocula son paysagisme à l'ensemble du territoire britannique. En Angleterre, l'esthétisation de la nature a recouvert et légitimé une transformation radicale des rapports de production par suite d'une nouvelle répartition de la propriété foncière ; la forme du territoire y exprimait au plus près les contenus socioéconomiques du libéralisme naissant.



Parmi les relations possibles à la forme du territoire, les derniers siècles de l'Ancien Régime en ont développé deux que les contemporains de la révolution industrielle privilégièrent : la carte et le paysage naturel comme objet de contemplation. Il s'agit de phénomènes opposés dans leurs visées et dans leurs moyens, parce qu'ils répondent à des conceptions de la nature fondamentalement différentes.

La première sous-tend la croissance des sciences, qui considèrent la « Nature » comme un bien commun à la disposition de l'humanité, que les hommes peuvent et même doivent exploiter à leur profit – en d'autres termes comme un objet : cette tendance atteint son apogée avec le positivisme au XIX^e siècle, la révolution technologique lui donnant une impulsion irrésistible. La seconde considère au contraire la même nature comme une espèce de pédagogue de l'âme humaine, au point que le romantisme, germanique surtout, la percevra comme un être mystique entretenant avec les hommes un incessant dialogue, c'est-à-dire comme un sujet. À l'hypertrophie de la Raison répond une hypertrophie du Sentiment. Contre ceux qui travaillent à instrumentaliser la science en vue d'une emprise toujours plus efficace sur le territoire s'insurgent ceux qui cherchent à instituer avec la nature un rapport d'intersubjectivité.

L'Antiquité a connu des cartes assez semblables aux nôtres, ainsi qu'en témoigne la « Table de Peutinger », itinéraire du Bas-Empire arrivé jusqu'à nous sous forme de copie ; elle pratiquait aussi le cadastre sur



Bibliotheca Augustana

dalles de pierre: il fallait de tels instruments, abréviations convenues d'une surface terrestre donnée, pour permettre la gestion du monde romanisé. L'idée fondamentale d'une carte, c'est la vision simultanée d'un territoire dont la perception directe est impossible par définition. Réduction du réel dans ses dimensions et dans ses composantes, la carte conserve pourtant les relations originales des éléments retenus: dans une large mesure, elle tient lieu de territoire, car les opérations pensées pour lui s'élaborent sur elle. Carte et territoire sont en principe convertibles l'un dans l'autre à tout instant – mais il est évident qu'il s'agit là d'une illusion périlleuse, puisque cette réversibilité ne tient compte ni du fait que l'identité des deux objets est seulement postulée ni du phénomène de l'échelle, ou taux de réduction, qui a moins trait aux dimensions de la carte qu'à l'essence même des phénomènes qu'elle dénote et dont la grandeur réelle reste déterminante.

Qu'une représentation mentale du territoire soit indispensable pour le comprendre, les romans médiévaux le font vivement sentir, mais aussi certains débats politiques de la même époque. En 1229, le doge Pietro Ziani propose de transporter Venise à Byzance; à supposer que ce transport fût possible, les quelques dizaines de milliers de Vénitiens d'alors eussent été bien trop au large dans les murs de Constantinople; faute de réductions graphiques des deux villes, il fallait se fier à des souvenirs et à des supputations très approximatives; l'évaluation des distances était tout aussi vague. La proposition fut sérieusement discutée, mais les conseils préférèrent l'opération inverse: considérer que, désormais, Byzance était à Venise. Par son contenu légèrement surréaliste, cet épisode fait toucher du doigt les conditions matérielles dans lesquelles le pouvoir s'exerçait jusqu'au XVI^e siècle au moins, incapable qu'il était, par défaut d'instruments, de mesurer exactement les termes d'un problème géopolitique.

Segment de la Table de Peutinger, copie de la fin du XIX^e siècle.



*Carte géométrique
de la France établie
sous la direction
de César-François
Cassini de Thury.*

De même, dans les romans du cycle d'Arthur, Perceval parcourt un pays où il se perd constamment, dont les villes et les châteaux apparaissent ou s'effacent avant tout, pour le lecteur actuel, parce que les itinéraires qui les unissent ne sont pas identifiés. Ce que nous prenons pour une invention poétique restitue la réalité quotidienne du voyage : on y demande son chemin sans cesse, comme les fourmis, chacune à toutes. Ainsi s'explique en partie, croyons-nous, la démesure des croisades : par une carence de la représentation. Et, bien sûr, les îles vagabondes qui peuplent les récits du XVIII^e siècle.

Ce territoire élastique ne pouvait satisfaire aux exigences d'un État moderne. Il importait donc de le représenter à la fois totalement, exactement et unitairement. Un système de triangulation, une méthode de projection, un catalogue de signes s'élaborèrent peu à peu, jusqu'à acquérir une souplesse et une précision littéralement fabuleuses. La cartographie scientifique des Cassini mise au point au cours du XVIII^e siècle s'est partout substituée aux méthodes empiriques des relevés à but fiscal qui se pratiquaient alors en Europe ; la base nationale de son réseau géodésique autorisait une coordination systématique des informations sectorielles, organisées en un système logique sans faille.

Cette « description géométrique de la France » prévoyait 180 feuilles au 1/84400^e. Elle ne devait contenir aucune réserve, soit aucune surface non représentée, fût-ce dans les Alpes, et se heurta à des problèmes imprévus qui révélèrent l'ambiguïté d'une telle entreprise. Ce qui frappe, en effet, dans ces documents incomparables, c'est aussi bien le mélange des notations conventionnelles et réalistes que les surfaces blanches, comme inconsistantes, sur lesquelles celles-ci se détachent : on

y trouve des hachures de divers types pour indiquer les pentes ou les côtes et des groupes de signes propres aux marécages ou aux forêts, sans qu'à l'intérieur des secteurs ainsi traités aucune distinction soit faite ni que les niveaux paraissent autrement que par allusion ; dans les plaines, point d'indication des cultures et tous les chemins ne figurent pas ; enfin, les constructions isolées sont désignées par l'élévation rabattue d'une façade d'église, de ferme ou de moulin suivant le cas, c'est-à-dire font exception au principe de la perpendicularité de la vision. La représentation du relief ne trouvera qu'au XIX^e siècle une codification satisfaisante, soit par le système des hachures mesurées, soit par celui des courbes de niveau.

Nul doute qu'au travers de ces tâtonnements les ingénieurs ne cherchassent à obtenir une espèce de fac-similé du territoire. Tout leur effort tendait à un effet de réalité que les cartes physiques les plus récentes atteignent parfois de façon saisissante, au point que certaines d'entre elles se perçoivent au premier coup d'œil comme des maquettes. Cet hyperréalisme ne devrait pourtant donner le change ni sur le caractère du territoire ni sur celui de la carte. Car le territoire contient beaucoup plus que la carte ne veut bien le montrer, tandis que la carte reste malgré tout ce qu'elle est : une abstraction. Il lui manque ce qui par excellence caractérise le territoire : son étendue, son épaisseur et sa perpétuelle métamorphose. Statut paradoxal : elle s'efforce à l'exhaustivité et, pourtant, il lui faut choisir. Toute carte est un filtre. Elle s'affranchit des saisons, ignore les conflits qui innervent chaque société, ne prend pas non plus en compte les mythes ou le vécu, fût-il collectif, qui lie une population à l'assiette physique de ses activités. Ou, si elle tente de le faire par la cartographie statistique, elle l'exprime par d'autres abstractions encore, car elle est mal équipée pour le qualitatif. Elle ne peut que généraliser.

Représenter le territoire, c'est déjà le saisir. Or cette représentation n'est pas un calque, mais toujours une construction. On dresse la carte pour connaître d'abord, pour agir ensuite. Elle partage avec le territoire d'être processus, produit, projet : et comme elle est aussi forme et sens, on risque même de la prendre pour un sujet. Instituée en modèle, possédant la fascination d'un microcosme, simplification maniable à l'extrême, elle tend à se substituer au réel. La carte est plus pure que le territoire, car elle obéit au prince. Elle s'offre à tout dessein, qu'elle concrétise par anticipation et dont elle paraît démontrer le bien-fondé. Cette sorte de trompe-l'œil ne visualise pas seulement le territoire effectif auquel elle se réfère, elle peut donner corps à ce qui n'est pas. Elle manifestera donc le territoire inexistant avec le même sérieux que l'autre, ce qui montre bien qu'il faut s'en méfier. Elle est toujours en danger de dissimuler ce qu'elle prétend exhiber : combien de régimes soucieux d'efficacité qui croient diriger le pays et qui pourtant ne gouvernent que la carte ?

Cette facilité à glisser dans la fiction fait que la géographie, de toutes les disciplines qui ont grandi au XIX^e siècle, est peut-être la moins dépourvue d'idéologie. Profondément utilitaire, voire militariste dans son orientation, elle a produit d'admirables travaux dont peu sont innocents. Elle a commencé par décrire, soucieuse d'exactitude. Beaucoup plus tard, elle a entendu l'appel d'un philosophe qui incitait ses collègues à ne plus

seulement interpréter le monde, mais à le transformer. Une nouvelle espèce de carte est née, celle des planificateurs, qui devance les mutations en les prescrivant. « Le territoire ne précède plus la carte, ni ne lui survit; c'est désormais la carte qui précède le territoire. » (Jean Baudrillard) Cette carte projetée dans l'avenir est devenue indispensable pour maîtriser les phénomènes complexes de l'aménagement à grande échelle, mais elle acquiert le caractère vertigineux des épures: en « décollant » sciemment du réel, elle a le simulacre pour limite, qui sanctionnera sa vanité. À ce point, l'on se retient difficilement d'observer qu'au début du livre sacré des Occidentaux se trouve un précepte qu'ils n'ont que trop bien suivi: « Allez, et assujettissez-vous la Terre! » – et non pas: vivez en symbiose avec elle...

La carte s'avère ainsi un outil démiurgique: elle restitue le regard vertical des dieux et leur ubiquité. Le paysage, en revanche, s'offre à l'œil des hommes, qui ne sont qu'en un lieu à la fois, et se donne à voir à l'horizontale, de même qu'ils n'ont sur le monde qu'une vue défilée. Dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, le paysage n'était encore qu'un genre pictural: il ne devient un ensemble de formes géotectoniques perçu dans l'espace réel qu'au début du xix^e siècle. Les raisons de cette attention pour la morphologie du territoire relèvent en partie de l'idéologie de la volonté, qui anime aussi bien Faust et Marx que le grand bourgeois Alexandre de Humboldt. Toute une école de continuateurs des Lumières s'attachera à analyser le nouvel objet en tant que réalité indépendante de l'observateur et comme résultat transitoire d'un certain nombre de forces concurrentes. Conçue dans une perspective écologique avant la lettre, la géographie en formation faisait du paysage le milieu de l'histoire humaine. Tout en visant comme fin ultime la domination de la nature, elle était encore imprégnée par la notion d'harmonie du cosmos, qui survivra jusqu'au xx^e siècle dans des descriptions-synthèses où science et littérature ne se distinguent pas.

Mais ce n'est pas cette élaboration littéraire du paysage qui nous intéresse ici, parce qu'elle suppose toujours un observateur mobile, informé, résolu, familier de la carte. L'usage purement réceptif du paysage, celui qui ne se soucie en aucune manière d'expliquer quoi que ce fût, appartient à un autre univers; pour celui qui se borne à percevoir intensément le passage des saisons, les éiphanies de la lumière et la gloire des couleurs, montagnes, rivières, arbres et nuages forment les éléments d'un message métaphysique à déchiffrer non sans crainte révérentielle. À croire que ce paysage devenu « état d'âme » (Amiel) incarne tout le sacré qui a reflué des religions exsangues après la Révolution française; il favorise une relation individuelle et cosmique située bien au-delà du spectacle, parce qu'il cherche à instituer avec la « Nature » un lien de sujet à sujet. Ce refus de la réification du territoire forme l'antithèse même de l'attitude cartographique.

Une telle perception du paysage ne se réduit pas au visible; elle n'est pas hédoniste non plus, comme la promenade dans le jardin, avec ses surprises préparées pour la stimulation sensorielle et intellectuelle: elle engage tout l'être dans une prodigieuse projection, car elle aspire à un ailleurs toujours différé. Que cette attitude soit incompatible avec une

optique positive du paysage, attachée à la seule extension des phénomènes, c'est évident. Ce qui l'est moins, c'est qu'elle a contribué de façon décisive, par l'exaltation de ses poèmes, ses toiles visionnaires et ses sonates à programme, à répandre le goût du paysage brut. Mais ce goût se dégrade aussitôt en diverses simplifications, toutes conciliaires avec une gestion prédatrice du territoire. À la contemplation panique des océans déchaînés, à l'héroïsme des glaciers et des pics succèdent les exploits de la navigation sportive et la morale du Club alpin, pour qui le sommet se mérite par l'effort. Après le sublime, le pique-nique.

Cette approche gymnastique a au moins l'avantage de ne pas borner la réception du territoire au coup d'œil qu'on peut en prendre. Car la vogue du paysage a également débouché sur l'esthétisation de la croûte terrestre sous la poussée d'un tourisme d'abord anglais. Des masses considérables de rentiers se mirent à voyager. Non plus, comme leurs devanciers aristocrates du Grand Tour, afin d'acquérir une culture, mais pour subir des sensations. Ces nouveaux *dilettantes* désignèrent ce qu'il fallait admirer et leur choix est encore le nôtre à peu d'exceptions près; leur présence nécessita des hôtels, des chemins de fer à crémaillère et des bateaux à vapeur, équipements qui continuent à former la structure portante de régions entières.

Dans cette phase tardive se généralise une institution esthétique permettant de *paysager* le monde à peu de frais: le belvédère. Il institue une relation fixe entre un point donné du territoire et tous ceux que l'on peut apercevoir à partir de lui. Le belvédère mue le paysage en figure, le fige en lieu commun, le socialise dans la banalité, bref, le rend invisible, car ce que l'on vient y constater, c'est qu'il est conforme à sa reproduction. Plus le regard porte loin et plus il se fait panoramique, plus il satisfait le besoin de dominer en opposant dérisoirement l'individu à la masse de la planète. Centrifuge, le belvédère est le contraire d'un lieu. Mais il est aussi bien centripète, car le bourgeois démocrate y reçoit, comme fait le souverain du haut de la loge royale, l'hommage de la Nature à ses pieds rassemblée, à laquelle il s'exhibe.

Cette bousculade à l'égard du paysage réel s'est accompagnée de l'expansion du paysage peint, qui a culminé dans l'école impressionniste. Au paysage pathétique du romantisme, elle a substitué un paysage phénoménologique. Son succès a entraîné une éducation du regard beaucoup plus raffinée. Par contrecoup, c'est la peinture qui a suscité le paysage, car elle est parvenue à transfigurer certains accidents topographiques en formes absolues: le profil de la montagne Sainte-Victoire est désormais une construction de Cézanne, opération que Hokusaï avait anticipée avec le Fuji-Yama. Mais elle a aussi rendu l'homme des villes sensible à des phénomènes auparavant inaperçus: lui qui subissait ses environs campagnards ou montagneux comme une donnée, il s'est mis à les recevoir tout au long de l'année comme le temps les lui offre, tour à tour lointains, trop proches ou effacés, changeants dans leurs couleurs et leur texture. Les paysages agraires que l'homme a formés au cours des siècles passent maintenant pour des œuvres et sont parfois protégés comme telles. Il arrive aussi que les connaissances amassées par l'enquête savante subissent

une extrapolation fantastique : Viollet-le-Duc, après avoir décrit la morphologie du massif du Mont-Blanc, était allé jusqu'à en restaurer l'état conjectural avant l'érosion, dont il donne des vues ; Bruno Taut ira plus loin encore en proposant de tailler les sommets alpins en de gigantesques cristaux, projet lyrique dont il souligne le coût énorme, « moins toutefois que celui de la guerre ».

Malgré leur diversité, la poussée impressionniste, l'organisation des sports de plein air et le paysage comme spectacle ou comme expérience spirituelle sont, encore une fois, des produits citadins, qui répondent à l'industrialisation et aux villes éclatées. Ces réactions sont souvent nostalgiques, ou ambiguës. On allait dans la haute montagne à la recherche d'une nature vierge, parfaitement mythique ; la création des parcs nationaux et des réserves naturelles est la réponse technicienne à la même exigence, mais signifie-t-elle que le reste du territoire peut être mis en coupe réglée, elle n'est plus qu'un cynique alibi. À l'utopie d'un Buckminster Fuller couvrant Manhattan d'un dôme de plastique pour en contrôler intégralement le climat s'oppose celle des écologistes radicaux, qui rêvent d'un monde reconquis par la forêt primordiale : celui-là et ceux-ci sont fils du XVIII^e siècle et tendent à la même fin rétrospective, réinstaller le paradis sur la Terre. La publicité touristique aussi, qui propose le beau temps perpétuel des contrées archétypiques, où cependant l'essentiel du voyage sera soigneusement évité : revenir autre.



Ce paysage que je regarde, il disparaît si je ferme les yeux et celui que tu vois pourtant du même point diffère de celui que je perçois. Si j'identifie sur une carte ces profils dont le contraste ou l'accord séduit, si j'y repère les plans, les masses et les taches qui le constituent symphoniquement, je n'obtiens que des lignes et des plages inarticulées. « Le paysage, comme unité, existe seulement dans ma conscience. » (Raymond Bloch) Ce n'est pas une sculpture, issue d'un acte d'organisation d'espaces et de volumes et livrée comme telle, mais une collection fortuite de fragments topographiques télescopés, aux distances abolies, où j'investis du sens parce que je lui reconnaiss la dignité d'un système formel et que je la traite, en somme, à l'égal d'une œuvre.

Ce qui compte, dans le paysage, c'est moins son « objectivité » (qui le rend différent d'un fantasme) que la *valeur attribuée à sa configuration*. Cette valeur est et ne peut être que culturelle. Les projections dont je l'enrichis, les analogies que je fais spontanément résonner à son propos font partie intégrante de ma perception : c'est pourquoi, bien qu'identiques, ton paysage et le mien ne se recouvrent pas. Si l'on étend le raisonnement dans l'histoire, il devient beaucoup plus clair : devant tel paysage défini – la plaine de la Beauce, le Cervin vu de Zermatt, Palerme approchée par la mer – il ne fait aucun doute que Théocrite, Grégoire VII, Palladio, Schubert et le client d'*Inclusive Tours* recevront, du même point de vue, des paysages incomparables entre eux. En chacun, le champ de percep-

tion, son orientation même, varieront profondément. Et si l'on inclut les animaux dans l'expérience, elle n'en deviendra que plus évidente encore : certes, mon chien perçoit cette montagne, ce lac, mais il est insensible au *paysage*, lien que j'institue (en croyant le reconnaître) entre les formes naturelles. Et même si je m'efforce de n'enregistrer que « des formes et des couleurs en un certain ordre assemblées », j'obéis encore à une consigne culturelle datée.

Mais l'opposition de la carte et du paysage ne se soutient plus depuis que nous avons, nous aussi, acquis le regard des dieux. Les satellites transmettent sans désemparer l'image de la planète, parcelle après parcelle. Car la révolution technologique, phénomène pourtant très jeune dans l'histoire de l'humanité, nous a déjà dotés de propriétés que la théologie attribuait aux êtres surnaturels, tellement elles paraissaient hors d'atteinte. La bilocation est dorénavant à la portée du premier venu.

Les religions traditionnelles distinguaient le temps et l'espace sacrés du temps et de l'espace profanes ; la société occidentale a perdu la notion du sacré – sauf expériences individuelles – mais nous pouvons tout de même concevoir des temps de nature différente lorsque nous voyageons. Notre horloge biologique résiste à la contraction spatiotemporelle qu'impose le déplacement aérien à grande distance : la sensibilité qui débarque *tout ailleurs* perçoit l'écart comme féerique. Plus modestement, les autoroutes offrent l'occasion d'une expérience analogue, surtout celles qui franchissent de grands massifs montagneux : le présent qui règne dans le véhicule se rapporte à des points très éloignés, situés dans un réseau dont l'échelle n'a rien de commun avec celle des contrées traversées.

Voici d'une part la vie locale, dominée par la forte scansion des cycles annuels, accrochée à des pentes épuisantes et ne maîtrisant souvent que des techniques archaïques de mise en valeur, de comput et de conjuration : elle se déroule au ralenti de la marche à pied. De l'autre, le « part-en-part » du déracinement lisse qui transforme ces dures parois, ces torrents, ces forêts en une sorte d'anamorphose pour train fantôme. La politique interventionniste lourde crée un territoire à étages, non seulement par la superposition matérielle des réseaux, mais en raison des systèmes différenciés de relations qu'elle institue. Une telle juxtaposition, qui détermine deux réalités sans contact, la rareté des issues de l'autoroute et le peu d'aires de halte l'accentuent encore. On objectera que le train offrait déjà la même expérience, mais ce n'est pas vrai, parce que les mêmes rails servent au trafic local et aux convois internationaux, ce qui efface la coupure.

Le petit avion et surtout l'hélicoptère procurent un rapport au territoire plus *divin* encore que l'automobile. Impossible à représenter, il tient de la carte, de la maquette et de l'immédiateté du terrain, en une performance qui l'emporte sur celle des cartographes dont parle Borgès – leur carte était à la même échelle que le territoire, qu'elle recouvrait donc entièrement. L'hélicoptère ne cesse de faire varier cette échelle et modifie par là le statut de son usager : toutes contraintes abolies, voici la Fable réalisée. La liberté de mouvement alliée à la rapidité possède d'ailleurs un

tel caractère hallucinatoire qu'on peut se demander si, pour beaucoup de nos contemporains, elle ne remplace pas la liberté tout court, du moment qu'elle en est le signe.

Ses trajets déliés des itinéraires patiemment inscrits au sol, ses manières de s'arracher d'un lieu ou de fondre sur un site font de l'hélicoptère le plus désinvolte de nos outils d'analyse ; pourtant, au regard du char à bœufs et du radeau, la voiture ne lui cède guère. Il faut en effet bien saisir que ces nouveaux instruments tissent à eux tous un territoire inédit, où l'imaginaire et le réel se vérifient réciproquement : ce territoire n'est plus constitué en première ligne par des étendues et des obstacles, mais par des flux, des axes, des nœuds.

Jusqu'au seuil des années 1970, cette idéologie du mouvement et de la mutation régnait sur la mentalité des planificateurs. Tout se passait parfois comme si le territoire était dépourvu de permanence. Divers cris d'alarme retentirent, mettant la croissance en question, parce que le gaspillage des ressources mène à la catastrophe. D'une manière indépendante, la recherche historique touchant les établissements humains s'intéressa à des thèmes nouveaux. Les villes, jusqu'alors traitées selon les étapes de leur formation et les schémas de leur développement, firent l'objet d'analyses beaucoup plus fines de leur tissu ; des chercheurs venus de l'architecture s'attachèrent très ambitieusement à élucider le rapport complexe qui unit le parcellaire et la typologie des logements élevés sur lui, la relation que ces deux composantes entretiennent avec la voirie et les lois de leur transformation. Les nouvelles enquêtes de microanalyse incitèrent ces historiens formés sur le tas à examiner les anciens cadastres et à reprendre l'étude de régions entières sur de nouveaux frais. Le patient déchiffrement des liens entre les cheminements, le parcellaire et leur substrat géologique s'y ajouta parfois, ainsi que l'interprétation d'anciens projets non réalisés. Il en est sorti une lecture du territoire complètement réorientée ; elle cherche à identifier les traces encore présentes de processus territoriaux disparus, telle que la formation des sols, en particulier alluviaux, sur lesquels les établissements humains se sont fixés.

Certains planificateurs commencent eux aussi à se soucier de ces traces pour fonder leurs interventions. Après deux siècles pendant lesquels la gestion du territoire n'a guère connu d'autre recette que la *tabula rasa*, une conception de l'aménagement s'est donc esquissée, qui le considère non plus comme un champ opératoire quasi abstrait, mais comme le résultat d'une très longue et très lente stratification qu'il importe de connaître pour intervenir.

Par ce biais, le territoire retrouve la dimension du long terme, fût-ce rétrospectivement. Cette nouvelle mentalité lui restitue une épaisseur que l'on avait oubliée. Ici se constatent encore les restes d'une catastrophe géologique qui a durablement modelé telle vallée, suscité tel plan d'eau. Ailleurs, l'archéologie aérienne détecte des paysages enterrés qui révèlent un usage différent du sol. Là, subsistent quelques morceaux d'un système routier dont nous ne pouvons que supputer l'ampleur et la disposition. Et des événements traumatisants se perçoivent, quelques générations plus

tard, de façon positive: tel lac de barrage, violemment combattu comme un corps étranger au moment de sa création, est défendu comme intégré et indispensable par les descendants de ses adversaires.

Une prise en compte si attentive des traces et des mutations ne signifie à leur égard aucune attitude fétichiste. Il n'est pas question de les entourer d'un mur pour leur conférer une dignité hors de propos, mais seulement de les utiliser comme des éléments, des points d'appui, des accents, des stimulants de notre propre planification. Un « lieu » n'est pas une donnée, mais le résultat d'une condensation. Dans les contrées où l'homme s'est installé depuis des générations, *a fortiori* depuis des millénaires, tous les accidents du territoire se mettent à signifier. Les comprendre, c'est se donner la chance d'une intervention plus intelligente.

Mais le concept archéologique de stratification ne fournit pas encore la métaphore la plus appropriée pour décrire ce phénomène d'accumulation. La plupart des couches sont à la fois très minces et largement lacunaires. Surtout, on ne fait pas qu'ajouter: on efface. Certaines strates ont même été supprimées volontairement. Après la *damnatio memoriae* de Néron, la centuriation romaine d'Orange a été si bien effacée au profit d'une autre, orientée différemment, qu'il n'en est rien resté. D'autres nappes de vestiges ont été oblitérées par l'usage. Il se peut que seuls les aménagements les plus récents subsistent.

Le territoire, tout surchargé qu'il est de traces et de lectures passées en force, ressemble plutôt à un palimpseste. Pour mettre en place de nouveaux équipements, pour exploiter plus rationnellement certaines terres, il est souvent indispensable d'en modifier la substance de façon irréversible. Mais le territoire n'est pas un emballage perdu ni un produit de consommation qui se remplace. Chacun est unique, d'où la nécessité de « recycler », de gratter une fois de plus (mais si possible avec le plus grand soin) le vieux texte que les hommes ont inscrit sur l'irremplaçable matériau des sols, afin d'en déposer un nouveau, qui réponde aux nécessités d'aujourd'hui avant d'être abrogé à son tour. Certaines régions, traitées trop brutalement et de façon impropre, présentent aussi des trous, comme un parchemin trop raturé: dans le langage du territoire, ces trous se nomment des déserts.

De telles considérations rejoignent notre point de départ. Dans la perspective que nous venons d'exposer, en effet, il est évident que le fondement de la planification ne peut plus être la ville, mais ce fonds territorial auquel celle-ci doit être subordonnée. Il l'est tout autant que l'aménagement n'a plus à considérer uniquement des quantités et qu'en intégrant la forme du territoire dans son projet, il lui faut acquérir une dimension supplémentaire.

Carte ou regard direct sur le « paysage », méditation jaculatoire ou analyse en vue d'une intervention, le rapport à l'objet-sujet restera cependant toujours partiel et intermittent, c'est-à-dire ouvert. Le territoire s'étire *là-bas*, différant toujours de ce que j'en sais, en perçois, en veux. Sa double manifestation de milieu marqué par l'homme et de lieu d'une

relation psychique privilégiée laisse supposer que la « Nature », en Occident toujours tenue pour une force extérieure et indépendante, devrait plutôt se définir comme le champ de notre imagination. Cela ne signifie pas qu'elle est enfin domestiquée, mais plus simplement que, dans chaque civilisation, *la nature, c'est ce que la culture désigne comme telle*. Il va de soi que cette définition s'applique aussi à la nature humaine.

TEXTE III

Yves Luginbühl, « *Au-delà des clichés... La photographie du paysage au service de l'analyse* », *Strates*, n° 4, 1989

*Au-delà des clichés**La photographie du paysage**au service de l'analyse*

Yves Luginbuhl

L'appareil photo a ce côté à la fois tentant, facile et obsédant qui rive le doigt du photographe au déclencheur : fixer le paysage, se l'approprier et pouvoir le reproduire autant de fois que souhaité, l'agrandir, le découper, le recadrer, quelle aubaine pour le géographe ! L'exploitation de ce champ de manipulations possibles d'un objet dont les représentations multiples selon les individus interviennent dans leurs comportements vis-à-vis de l'aménagement de l'espace, nous est apparue comme une opportunité méthodologique intéressante à mettre en pratique.

C'est en effet cette sphère plus ou moins vaste, sans doute encore plus vaste qu'on ne le pense, qui englobe les représentations du paysage et de la nature, la perception du quotidien et des aspirations individuelles ou collectives du sentiment identitaire et des modèles, de l'affectif et de l'irraisonné ... que l'utilisation de la photographie du paysage peut contribuer à délimiter, à démontrer et à fouiller. Elle suppose cependant une attitude délibérément ouverte sur la photographie du paysage qui gomme les a priori du poncif et de l'esthétique.

Oui, la photo, il est vrai, contient une part d'investissement de son auteur, elle a effectivement un sens, comme elle n'en est pas dénuée pour celui qui la regarde. Le double jeu qui consiste à confronter le regard du photographe (géographe éventuellement, chercheur certainement) à celui de l'observateur de la photographie est en effet riche d'enseignements, mais également d'écueils à éviter ; riche autant pour l'un que pour l'autre d'ailleurs. Mais alors, il est nécessaire de concevoir la photographie comme un moyen à utiliser dans tous ses possibles, à travailler, à découper, à agrandir, à manipuler.

Mon expérience de chercheur intéressé aux transformations des paysages et aux représentations que s'en font leurs acteurs m'a permis d'entrevoir dans l'usage de la photographie un champ de méthodes d'analyse effectivement plus vaste que je ne l'avais pressenti au départ ; mais également d'aborder cet outil avec la plus extrême

prudence et de ne pas le considérer comme le moyen unique de parvenir à l'objectif fixé.

Dans des enquêtes récentes, j'avais en effet utilisé la photographie du paysage pour tenter de cerner les représentations que se font les habitants d'une petite région agricole, le Boischaut Sud¹, du paysage de leur pays. Cette expérience est intéressante, car elle montre comment les présupposés du chercheur peuvent conduire à une faillite de l'analyse, mais elle permet également de comprendre comment se forgent les représentations.

Pour atteindre l'objectif visé par mon analyse, j'avais proposé à soixante habitants de cette région une série de six photographies que j'avais préalablement effectuées dans leur région, en cherchant à y représenter des formes plus ou moins transformées mais caractéristiques (selon ma première appréciation) du paysage du Boischaut : six clichés donc, présentant cependant un gradient de transformations du bocage traditionnel de la région, du plus dense au plus ouvert. Ma formation d'ingénieur agronome convaincu (tardivement) à l'intérêt de l'analyse spatiale m'avait cependant ancré dans une représentation personnelle du paysage de bocage, conforme à ce que mon penchant géographique m'avait inculqué : le bocage, c'était alors pour moi cette succession de parcelles délimitées par des haies, cette mosaïque de champs, tracée par la trame des clôtures végétales. Dans le Boischaut, j'avais d'ailleurs éprouvé une certaine difficulté à fixer sur la pellicule cet idéal bocager qui, selon mon hypothèse, devait entraîner l'adhésion quasi unanime des habitants du pays. A une extrémité de la série de photographies (n°1), l'une d'elles représentait donc cette vision de l'archétype bocager ; à l'autre (n°4), un paysage de champs ouverts ; et entre les deux (n°2 et 3), des formes intermédiaires, présentant une densité progressive de haies, avec en outre deux photographies de détails (n°5 et 6).

Lors des premières enquêtes, à la question qui devait permettre d'identifier la représentation majoritaire du paysage de la région pour ses habitants, aucune photographie n'émergeait : il n'était question ni de bocage, ni de champs ouverts, ni de paysage à mi-chemin entre les deux types. Aucun habitant ne se reconnaissait dans ces photographies pourtant prises dans leur région, quelquefois à quelques kilomètres de leur lieu d'habitation. Ce paysage du Boischaut n'était donc pas ce bocage auquel les manuels de géographie m'avaient habitué.

¹Enquêtes menées en 1985-86.

LE BOISCHAUT : QUELS PAYSAGES ?



n°1 ARCHETYPE BOCAGER : PAYSAGE PRES D'AIGURANDE



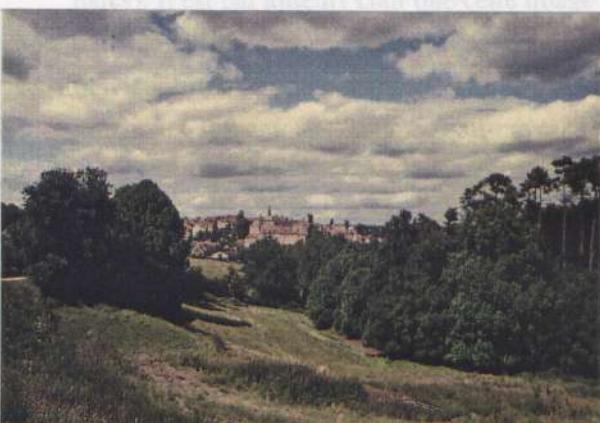
FORMES INTERMEDIAIRES



n°3 DE BOCAGES PLUS OU MOINS REMEMBRES



PAYSAGE DE CHAMPS OUVERTS PRES DE LA CHATRE



n°5 COMPOSANTS PAYSAGERS SUSCEPTIBLES DE CONTRIBUER AU SENTIMENT IDENTITAIRE LOCAL



Le paysage du Boischaut, à partir de la Sambre et l'Orne jusqu'à la Mayenne, a conservé le remplacement des arbres fruitiers par des arbres de la chênaie, s'est d'ailleurs accompagné d'un remplacement des haies par des haies de bois-chêne. Ces haies, plus hautes, plus épaisses, plus épaisses et plus larges et de l'épaisseur d'un homme, ont donné cette apparence de boisement dense. D'autre part, l'absence de

n°7 2. Monde local des émeutes.

LE PAYSAGE DU BOISCHAUT TEL QUE SES HABITANTS LE VOIENT
(VUE DE LA VALLEE NOIRE PRISE DE LA COTE DE CORLAY)

PHOTOS YVES LUGINBUHL



C'est cependant après la sixième interview, qu'un peu par hasard, la véritable représentation du paysage du pays se révéla. Une photographie prise au ras des cimes des arbres des haies, occultant le parcellaire et donnant l'impression d'une succession infinie de frondaisons attira le regard d'un habitant(n° 7) : ce paysage, c'était celui du Boischaut, celui dans lequel il se reconnaissait : pas un bocage, non, mais l'impression d'une immense forêt. Dès lors, la quasi unanimité des habitants autochtones adhérait à cette représentation : le paysage du Boischaut n'est surtout pas un bocage, dans la représentation qu'ils s'en font, c'est une apparente forêt. Le bocage, c'est la Normandie ou la Vendée, pas ici. La désignation de cette photographie s'accompagnait alors d'un discours descriptif et souvent métaphorique : "Le paysage du Boischaut, c'est une apparence de forêt" ; "C'est pas que c'est boisé, mais c'est comme si c'était boisé" ... etc...

Cette représentation du paysage qui participe à la formation du sentiment identitaire de la population autochtone permet de comprendre l'opposition farouche qu'elle a manifesté (et manifeste encore) à l'égard de toute restructuration foncière qui aurait troublé l'image du pays. C'est ainsi qu'un conflit sourd mais permanent, ayant donné lieu quelquefois à des manifestations violentes, oppose la grande majorité de la population autochtone à ceux (migrants surtout, mais parfois aussi du pays) qui souhaitent remembrer le parcellaire et supprimer les "bouchures" (nom local des haies). Il est par ailleurs clair que cette image du paysage du Boischaut se renforce dans la différence constatée avec celui de la région voisine, la Champagne berrichonne, paysage caractéristique de champs ouverts et dénoncé par de nombreux autochtones comme l'anti-paysage, ce vers quoi le pays ne doit pas aller.

D'autre part, en cherchant à comprendre comment cette représentation avait pu se forger, je pus constater que, vraisemblablement, c'est dans ces dernières décennies du XIXe siècle que l'image de la région s'était fixée dans la mémoire collective : dans cette période, le "bocage" s'est consolidé à partir d'un paysage hétérogène de champs clos existants et de landes, terres communales peu à peu loties et divisées en champs clos réguliers (visibles sur les photographies aériennes). L'importation, à partir de la Saône et Loire proche, de l'élevage bovin pour la viande, qui a entraîné le remplacement de la race limousine alors fréquente dans cette région par la charolaise, s'est d'ailleurs accompagnée d'une extension des haies du bocage qui sont aujourd'hui un mélange de haies basses taillées de type morvandiau, de bouchures touffus et longs et de "têteaux"² dont les cimes donnent au paysage cette apparence de boisement étendu. Les premières descriptions du paysage du

² Nom local des émondés.

Boischaut, qui se situent vers 1830, confirment cette apparence boisée d'un vert bleuté et sombre, tel que George Sand l'a dépeinte dans ses romans et ses évocations de la Vallée Noire : les ormes majoritaires dans les haies de la vallée de l'Indre autour de la Châtre et Notant Vicq ont conféré au paysage du Boischaut ce caractère particulier et unique peut-être, que l'auteur des *Maîtres sonneurs* a contribué à fixer comme une image immuable à laquelle se heurtent aujourd'hui la réalité et les nécessités de la modernisation agricole. Vraisemblablement, cette représentation persistait chez les habitants du Boischaut, Georges Sand s'en est emparée et l'a fait adopter en la médiatisant.

Mais au-delà de ces résultats, ici schématisés et incomplets, c'est l'utilisation de la photographie qui est en cause. Bien d'autres enseignements pourraient être tirés de cette expérience, en particulier celui qui permet de distinguer la représentation du paysage, sorte d'archétype à peu près unanimement reconnu, de la représentation de l'évolution du paysage que les photographies peuvent faire également émerger et qui individualise des perceptions diverses des groupes sociaux.

L'analyse des discours qui émergent du regard porté sur les photographies se révèle effectivement très riche, mais en dehors du premier enseignement qui brise les a priori que le chercheur peut se faire du paysage d'une région, elle met en lumière un constat important quant à ses résultats possibles : en effet, alors que les questions posées à l'individu enquêté se rapportent au paysage, le discours en réponse se dégage très vite de cet objet. Le discours sur le paysage prend surtout la forme d'un jugement individuel sur l'aspect du pays représenté et de son esthétique et dans un premier temps même, passe par une évaluation personnelle de la qualité de la photographie, estimée "jolie" ou "pas très belle".

Puis l'individu entre dans le paysage fixé par l'objectif photographique, tente d'identifier les lieux et se livre à une comparaison lui permettant d'établir son jugement. C'est à partir de cette position que le discours sur le paysage dérive vers des considérations qui touchent à des problèmes divers de l'aménagement du pays et de sa situation socio-économique : un détail d'une photographie peut favoriser le déclenchement d'une réflexion sur la situation de l'élevage, sur le prix de vente des animaux, sur leur commercialisation et les positions des divers acteurs de ce secteur ou sur la vocation touristique du pays et les problèmes soulevés par le niveau des équipements et leur fonctionnement, sur l'attitude des élus vis-à-vis de la politique d'accueil de la région, etc...

C'est en fait dans l'association question-photographie que peut se structurer une véritable méthode d'analyse qui déborde largement de l'objet initial et permet de soulever des problèmes touchant aux transformations paysagères auxquelles les individus participent, qu'ils subissent ou auxquelles ils s'opposent. Il est apparu en effet assez nettement que les questions sur le paysage d'une part, et sur son évolution en cours d'autre part, induisent des réponses ne se situant pas dans le même registre de pensée. Si les premières se réfèrent à cet archétype paysager identifié par l'enquête et ne permettent pas d'individualiser les positions très distinctes des enquêtés, les secondes, à l'inverse, individualisent des groupes, opèrent dans l'échantillon des personnes interviewées des limites entre des attitudes ou des avis différents. Les photographies aident d'ailleurs à délimiter ces groupes, en fonction de la question posée ; elles permettent de dégager des sensibilités diverses à certains problèmes qui apparaissent ainsi sous la forme d'un détail, prennent valeur de symbole, sorte de catalyseur de la réflexion dans laquelle l'individu questionné s'investit et s'engage, faisant part de ses propres problèmes ou de ses aspirations. Elles constituent donc un moyen de faire se révéler les enjeux et les divergences sociales, mais ne peuvent être envisagées - pour l'instant tout du moins - comme le seul moyen. C'est bien le couple question-photographie qui permet de fonder la méthode.

Cette expérience, qui avait été précédée d'autres essais et se poursuit actuellement dans d'autres recherches - avec une utilisation de la photographie de paysage encore plus ciblée - sous-entend bien évidemment une position particulière du chercheur vis-à-vis de l'objet d'analyse, le paysage en l'occurrence, et vis-à-vis de la photographie. L'utilisation de ce média trouve sa raison dans une problématique qui situe le paysage au centre d'une vision dialectique entre le paysage/ produit social et le paysage/ regard ou représentation sociale au sens large du terme. Cette problématique suppose l'existence de jeux complexes de transferts ou de flux entre le réel et l'imaginaire, ou entre le paysage visible et le paysage pensé ; la pensée du paysage inclut- hypothèse qui fait l'objet de l'analyse - des modèles, archétypes paysagers ou modèles sociaux, ou modèles techniques, de vie, etc... que la diversité sociale interprète et déforme lorsqu'elle se trouve confrontée à la réalité des processus de l'aménagement (qu'ils relèvent de l'individu, de groupes, de collectivités, de l'Etat, de l'international ...). C'est cette superposition des modèles dans le regard, et sa projection sur le réel (et en retour la projection du réel dans l'imaginaire) qui constitue l'essentiel de l'objet analysé. La photographie se trouve donc un média privilégié de la méthode de recherche appropriée, à mi-chemin entre la production sociale du paysage et sa représentation pensée.

Mais son utilisation, aussi prometteuse qu'elle puisse être, suppose une réflexion et une analyse rigoureuses, et être comprise comme une des voies possibles de la méthode de recherche, aux côtés de la photographie aérienne, de la carte (y compris dans les enquêtes), de toutes les représentations possibles du paysage visible, et peut-être également de l'imaginé. Une voie qui reste encore à explorer.

16

TEXTE IV

Eugène Viollet-le-Duc, « *Entretiens sur l'architecture, Tome Premier* », A. Morel & C^{ie} Éditeurs, Paris, 1963

HUITIÈME ENTRETIEN



SUR LES CAUSES DE LA DÉCADENCE DE L'ARCHITECTURE;
SUR QUELQUES PRINCIPES TOUCHANT LA COMPOSITION ARCHITECTONIQUE;
SUR LA RENAISSANCE EN OCCIDENT ET PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.

L'architecture appartenant presque autant à la science qu'à l'art proprement dit; le raisonnement, le calcul, entrant pour une forte part dans ses conceptions, il faut admettre que la composition n'est pas seulement le résultat d'un travail de l'imagination, mais qu'elle est soumise à des règles appliquées avec méthode, qu'elle doit tenir compte des moyens d'exécution, lesquels sont limités¹. Si le peintre, si le statuaire peuvent concevoir et exécuter en même temps et sans avoir besoin d'un concours étranger, il n'en est pas de même pour l'architecte.

¹ On peut recourir au *Dictionnaire d'Architecture* de M. Quatremère de Quincy; au mot COMPOSITION, on verra que le célèbre auteur ne donne à ses définitions de la composition architectonique que peu de développements. Toutefois, nous y trouvons ce passage remarquable :
« Rien n'est plus important pour l'architecte, lorsqu'il compose, que d'avoir sans cesse l'esprit dirigé vers les moyens qui devront rendre ses inventions. Aussi ne saurait-on former de trop bonne heure l'élève en architecture à soumettre ce qu'il compose aux moyens d'exécution. L'étude de la composition ne doit pas consister à imaginer sur le papier des compartiments de plan agréables par leur variété ou leur *symétrie*, des élévations qui sembleront offrir soit des masses pittoresques, soit des contours et des aspects nouveaux. Souvent il arrivera que tous ces efforts, dont l'imagination est prodigue en dessin, ou présenteront des parties inexécutables, ou exigeraient pour être réalisées d'incalculables dépenses..... »

A celui-ci on impose un programme, un budget, la place, d'une part ; de l'autre, la nature des matériaux et la manière de les mettre en œuvre. Si l'architecte compose, avant toute chose, il doit avoir réuni ces éléments divers qui influeront sur son œuvre. Il semblerait donc que, pour habituer les architectes à composer, il serait nécessaire de leur faire connaître, en même temps qu'on leur donne un programme, les obligations de toute nature auxquelles ils devraient se soumettre lors de l'exécution.

Ce n'est pas ainsi que l'on procède, chez nous du moins, lorsqu'il s'agit de former des architectes. Cependant, il faudrait être conséquent. D'un côté on prétend que les architectes entraînent les particuliers ou les administrations qui leur confient des travaux dans des dépenses exagérées ; qu'ils ne se prêtent pas volontiers aux exigences matérielles des programmes ou de l'exécution ; qu'ils songent plutôt à éléver des bâtiments qui leur fassent honneur, qu'à remplir toutes les conditions imposées par les besoins et les habitudes du moment ; qu'ils copient sans cesse des formes appartenant à des arts antérieurs, plutôt que de chercher une architecture appropriée au temps où nous vivons. De l'autre, on les soumet à un enseignement (enseignement placé sous la tutelle de l'État) limité à la confection de projets, sur des programmes très-vagues généralement, très-éloignés souvent des habitudes de notre temps, et à l'appui desquels on ne fournit aucun de ces renseignements relatifs aux dépenses, à la place à occuper, aux matériaux à employer, aux habitudes des constructeurs de telle ou telle localité. Cet enseignement ne présente aux élèves que certaines formes, plus ou moins bien interprétées, d'une période des arts antérieurs à notre temps, à l'exclusion des autres ; n'admet guère les innovations hardies fondées sur un emploi des moyens modernes ; tourne dans le même cercle depuis nombre d'années et, en fin de compte, comme récompense suprême d'une exacte soumission à ses doctrines, envoie les jeunes architectes à Rome et à Athènes, afin de leur permettre de relever pour la centième fois le Colisée ou le Parthénon. De fait, on recueille ce que l'on a semé, et on ne saurait se plaindre des architectes puisqu'on les *fait* ce qu'ils sont. Modifiez l'enseignement si les résultats ne vous satisfont pas, ou si vous admettez que l'enseignement est bon, ne vous plaignez pas du résultat. Il est vrai qu'à côté de cet enseignement circonscrit entre des limites assez étroites, il y a une liberté complète ; mais très-peu peuvent en user, par des motifs qu'il est inutile d'indiquer ici. D'ailleurs cette liberté sans bornes a bien ses inconvénients ; elle pousse quelquefois ceux qui en usent dans des voies

excentriques, si bien qu'entre l'oligarchie académique d'une part et l'anarchie résultat du défaut de toute méthode de l'autre, les architectes ne sauraient guère trouver ce que chacun réclame, un art modelé sur notre époque. On peut s'étonner même qu'au milieu d'un état aussi déplorable, l'architecture conserve encore, en France, une si belle place : cela prouve combien nous sommes doués des qualités propres à l'étude et à la pratique de cet art, et combien nous pourrions lui rendre un vif éclat si l'enseignement existait et s'il devenait libéral, s'il ne se bornait pas à une sorte d'initiation, ou plutôt de protectorat assez semblable à celui dont jouissaient les clients vis-à-vis le patriciat romain. C'est aux époques de décadence que l'on voit les écoles se fractionner, se tenir dans un exclusivisme passionné, tenir à des formules, non point aux principes, abandonner les voies larges de la raison ou, sous prétexte de dignité, se renfermer dans un mutisme complet, et ne plus exiger des adeptes qu'une soumission sans bornes à la doctrine, ou même à l'ombre de la doctrine. Alors, ce qu'on cherche, ce n'est plus le grand intérêt de l'art, qui ne peut vivre et progresser que par le mouvement et la discussion, par l'apport constant d'éléments nouveaux, par la liberté soumise au contrôle de la raison, c'est le triomphe ou la prédominance de la secte dont on fait partie.

Depuis le XIII^e siècle et depuis le règne de Louis XIV, jamais on n'a élevé en France autant de monuments qu'à notre époque. Cependant (et en cela je ne suis que l'écho de ce que j'entends dire de tous côtés) les édifices neufs qui remplissent nos villes, par leur composition du moins, ne paraissent reposer sur aucun des principes admis aux grandes époques de l'art, encore moins sur des principes nouveaux¹. Entre ces édifices, bâtis d'ailleurs à grands frais, dans lesquels la matière est employée avec une profusion peut-être exagérée et souvent contrairement à ses propriétés, nulle harmonie, rien qui indique les besoins et les goûts d'une civilisation ; ils abondent en réminiscences, très-peu

¹ Il y aurait de l'injustice à ne pas reconnaître cependant que, parmi ces édifices neufs, il en est qui sont, au point de vue de l'art, des œuvres éminemment remarquables. Je citerai en première ligne, par exemple, les halles centrales de Paris, qui indiquent si franchement le service auquel ces grandes constructions sont affectées. Je crois que si tous nos monuments étaient élevés avec ce respect absolu pour les besoins, pour les habitudes de la population, s'ils indiquaient aussi résolument les moyens de construction, ils auraient un caractère propre à notre temps, et de plus, ils trouveraient des formes d'art belles et compréhensibles. Là, on s'est soumis aux nécessités du programme et de la matière employée, il en est résulté, à mon sens, un très-bel édifice. Peut-être n'a-t-on pas pensé qu'il fallût *faire de l'art*. Il faudrait donc souhaiter qu'on n'en voulût plus faire aujourd'hui ; ce serait peut-être le plus court chemin pour arriver à nous donner des œuvres d'art, expressions de notre civilisation.

motivées d'ailleurs, de l'architecture antique, grecque ou romaine, romaine surtout, italienne ou française des XVI^e et XVII^e siècles; mais la perfection de l'exécution, la beauté des matériaux mis en œuvre ne sauraient faire oublier le défaut d'idées, l'absence de méthodes faciles à saisir, d'unité, de caractère; qualités qui, après tout, appartiennent aux arts de toutes les époques, si basses qu'elles soient classées dans l'histoire. Ces défauts sont assez apparents pour choquer même les personnes qui sont étrangères à la théorie et à la pratique de l'art.

En sommes-nous arrivés à ce point de décadence incurable que nous ne puissions espérer voir l'architecture sortir de l'ornière où elle se traîne? Le mal est-il sans remède? En serons-nous réduits à copier les Romains fort mal, les Grecs d'une façon puérile (pour qui connaît l'architecture grecque), le moyen âge, la Renaissance, le siècle de Louis XIV, et même les pâles monuments de la fin du siècle dernier, pour revenir, faute de mieux, aux Romains, et recommencer le cycle des imitations? N'y a-t-il pas, en dehors ou au-dessus de ces formes diverses d'un même art, certains principes immuables, féconds par leurs conséquences, et se prêtant à des expressions nouvelles, si des besoins nouveaux surgissent? Ces principes sont-ils des mystères impénétrables, accessibles seulement à un petit nombre d'élus? Ne peuvent-ils pas, au contraire, être admis par tous? Non, la décadence n'est pas fatidiquement inévitable, le mal n'est pas sans remède, mais il est grand temps toutefois d'aviser, de se servir de tous les éléments vivaces qui sont encore à notre portée, de laisser de côté des intérêts d'école, pour ne penser qu'au grand intérêt d'un art qui a toujours été considéré comme la plus apparente expression des civilisations chez tous les peuples. Il faut partout apporter la lumière, l'examen, et ne pas craindre de froisser au besoin des susceptibilités, si respectables qu'elles paraissent.

Gardons-nous de repousser le jugement du public; on fera sage-ment même de considérer, en dernier ressort, ce jugement comme souverain, par la raison, après tout, que si l'on élève des édifices publics, c'est vraisemblablement pour le public, qui s'en sert et qui les paye. Je conviens volontiers qu'il faut chercher à éclairer ce jugement, bien qu'il ne s'égare jamais autant qu'on veut le croire; mais ce ne peut être en cachant soigneusement aux profanes les principes de l'art, en faisant de l'architecture une sorte de franc-maçonnerie, un langage incompréhensible pour la multitude.



ATELIER NICOLA BRAGHIERI

Vasileios Chanis, Adrien Genre,
Thomas Paturet, Marion Vuachet
Lausanne, Epfl, 2022